Document généré le 15 juil. 2025 18:16

Relations

Sur la trace des nomades

Natasha Kanapé Fontaine

Numéro 803, juillet–août 2019

Invitation à la marche

URI : https://id.erudit.org/iderudit/91243ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)
1929-3097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Fontaine, N. K. (2019). Sur la trace des nomades. *Relations*, (803), 28–29.

Tous droits réservés © Relations, 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

SUR LA TRACE DES NOMADES

Le rêve et la marche guident les Innus depuis des millénaires sur leur territoire ancestral. Et si le rythme des pas sur la Terre-Mère permettait de réveiller cette mémoire nomade enfouie dans l'imaginaire ?

Natasha Kanapé Fontaine

L'auteure est poète et artiste multidisciplinaire

Au cours des dernières années, bon nombre de marches visant entre autres à réaffirmer la relation fondamentale qu'entretiennent les Premiers Peuples avec le territoire ont eu lieu sur le continent nord-américain. Elles naissent et renaissent au fil des années, surtout depuis 2012, année qui a vu émerger le mouvement social pancanadien Idle No More (Fini l'inertie). Depuis sept ans, la marche pour l'eau du lac Winnipeg se tient chaque année. Il y a eu la marche de la guérison sur le site de l'exploitation des sables bitumineux albertains pendant cinq années consécutives (2008 à 2013) ; la marche des femmes innues reliant Maliotenam à Tio'tia:ke-Montréal, en 2012 ; et la marche des Nishiyuu, en 2013, de Whapmagoostui à Ottawa, initiée par des jeunes de 17 à 30 ans. Depuis quelques années, les communautés attikameks en Haute-Mauricie organisent aussi la marche Moteskano qui se déroule en hiver, sur le territoire d'Opitciwan, ainsi que la marche Motetan Mamo, entre Joliette et Manawan, qui vise à promouvoir le rapprochement des peuples et l'épanouissement de la jeunesse autochtone.

L'exemple du chirurgien innu Stanley Vollant a aussi beaucoup retenu l'attention, lui qui a conclu en 2018 une marche de 6000 km, étalée sur plusieurs années, traversant les villages des Premières Nations et des Inuit du Québec. Cette action avait pour but de sensibiliser les populations autochtones à l'activité physique et d'inciter les jeunes à poursuivre leurs rêves.

Pour ma part, en décembre 2014, j'ai eu l'occasion de participer quelques jours à la marche des jeunes Cris contre le projet d'exploitation d'uranium sur le territoire de la communauté de Mistissini, à la baie James. Mais c'est sans doute l'expérience de la première Marche des peuples pour la Terre-Mère, en 2014, contre la construction du pipeline Énergie Est et qui en suivait le tracé sur une distance de 700 km entre Cacouna et Kanehsatake, qui a laissé l'empreinte la plus profonde en moi.

Le rêve et le territoire

Pour les membres des Premiers Peuples, ces marches ne sont que la base d'un retour plus concret à l'identité. On ne parle pas nécessairement d'un retour permanent sur les territoires ancestraux, même si cette idée peut être un objectif de vie à long terme pour beaucoup plus de gens qu'on ne le croit et qu'elle constitue l'horizon de la démarche de nos peuples vers la reconquête de soi.

Celle-ci passe entre autres par le rêve. La poète Joséphine Bacon, originaire de la communauté de Pessamit et toujours nomade, parcourt le Kebek d'un bout à l'autre sans jamais cesser de rappeler l'importance du rêve et sa symbolique pour les Innus et les autres membres des Premiers Peuples.

Le rêve revêt traditionnellement une fonction d'outil de survie dans le territoire. La nuit, toutes sortes d'intuitions pouvaient émerger à nos consciences, éclairant notre vision du territoire : elles pouvaient prévenir du danger, aider à situer les

troupeaux de caribous, révéler la présence d'animaux prédateurs, etc. Le rêve était une façon d'appréhender le réel et le présent au quotidien.

J'ai souvent entendu des témoignages qui relataient à quel point les personnes rêvaient beaucoup plus lorsqu'elles se retrouvaient en expédition à l'intérieur des terres.

Lors de ma première participation à la Marche des peuples pour la Terre-Mère, j'ai vécu une expérience qui m'a fait comprendre toute la portée de ce lien vital entre le territoire et le rêve. Nous marchions environ 40 km par jour le long de la route 132. Les jambes m'ont fait mal pendant une semaine. Mais outre la douleur, je ne m'attendais pas à ressentir ce que j'ai ressenti par la suite. Pendant des années, je n'avais fait qu'imaginer ce que pouvait être une migration du nord au sud, à la suite des outardes ou des caribous, en ayant les constellations pour cartes géographiques, miroirs de la terre, de ses lignes et de ses reliefs. Mais imaginer, parfois, ne permet pas une compréhension profonde des éléments de notre vie ou de ceux extérieurs à nous. Marcher des jours et des nuits durant au sein de la nature nous y pousse, au contraire. Car même si nous sommes entourés, la marche est incroyablement solitaire.

Après plusieurs jours de marche, je ressentais en moi non pas un vide qui se creusait, mais plutôt une ouverture qui se créait. Tellement d'espace à l'intérieur qui se dessinait ! Qu'en

faire ? Chaque jour, mes yeux acceptaient de plus en plus cet espace, le champ de vision qui s'étend à perte de vue, les Appalaches d'un côté et le fleuve Saint-Laurent de l'autre – *Uepishtakuiau Shipu*[1], comme on le nomme en innu-aïmun.

Réminiscences du nomadisme

L'héritage des anciens nomades est beaucoup plus important qu'on peut l'imaginer. Ils transportaient avec eux une profonde connaissance des lieux, une sensibilité aiguisée envers les écosystèmes. Leur démarche ne répondait-elle pas, en réalité, à cette grande part de nous, êtres humains, qui a soif de nature et d'immensité ? Pourquoi aujourd'hui en avons-nous peur, si là, autour de nous, nous avons tout ce dont nous avons besoin, disponible et prêt à la relation ? La peur, quel mystère. Elle est à la base de bien grands maux, mais aussi de la grande rupture des humains avec leur environnement.

Yayo

Comme le rêve et les visions qui guidaient les nomades, la marche est, elle aussi, un outil de survivance. Se déplacer pour mieux vivre nos corps, mieux vivre l'espace. Le mouvement donne vie, provoque des vagues invisibles, la poussière s'élance, le sable saute, tout se met à vivre autour de nous. Se déplacer dans le territoire en tout respect pour ce qui est vivant contribue à sa vitalité. Les plantes, les herbes et les arbres se servent de nos déplacements pour communiquer entre eux. Nous transportons la vie, par exemple le pollen et la poussière des arbres qui se collent à nous, d'un lieu à un autre. Les animaux participent également à ces échanges silencieux.

Avons-nous renoncé à la relation ? Nous tous, en participant à la société de consommation, nous risquons de renoncer chaque jour un peu plus aux liens qui unissent les humains entre eux, au monde vivant et à celui des esprits. Nous sommes tombés dans l'un des pièges de la survivance face à un environnement hostile, qui est celui de la prédation et de la barbarie, qui nous a menés placidement vers le matérialisme et l'individualisme.

Traditionnellement, chez les Premiers Peuples, la survie n'était possible que si l'on se rassemblait en clans pour fabriquer la toile de l'entraide et du partage des ressources entre les individus. Car chaque être comptait, et pour survivre en clan et en peuple, on avait besoin de chacun des membres. Ces principes étaient fondés sur la certitude que la survie n'est possible qu'ensemble. La cohésion se forgeait. La vie alors devenait possible. Survivre pour vivre son humanité. Personne n'était laissé derrière – sauf quiconque commettait une entrave grave aux principes fondamentaux de la communauté.

Mémoire génétique

Au moment même où mes jambes et tout mon corps ont compris le mécanisme et le rythme de la marche, c'est alors que j'ai pris conscience que le corps peut se souvenir d'un geste qui a été repris durant des générations. Je me souviens de cette sensation. Maintenant, pour moi, tout doit être en mouvement, tout doit suivre. Le corps se laisse sculpter par le mouvement. Par le rythme des pas sur la Terre. Comme le rêve qui surgissait pour guider les anciens nomades, cette sensation m'a transformée : elle m'a ramenée à une mémoire enfouie dans le fond de mes os et inscrite dans mon ADN. Les jours suivants, je m'assoyais à l'écart des autres du groupe et je méditais sur ce processus de retour à l'identité de mes ancêtres, pendant des heures. J'étais devenue solitaire. Étant la seule jeune femme autochtone à marcher avec le groupe de militants québécois, je me sentais soudainement et tranquillement me détacher d'eux.

Je comprenais tout d'un coup que dans ce groupe même, j'étais peut-être la seule à prendre conscience de ce que la marche peut représenter pour la survie d'un peuple. Même si nous étions là, ensemble, pour défendre un territoire contre un projet de construction d'oléoduc et donc pour la même raison, en quelque sorte. Pour la survie d'une humanité.

Cette marche a été un des événements les plus marquants de ma vie. Seulement, j'y ai aussi pris conscience du fait que la majorité ne comprendra peut-être jamais ce que signifie véritablement marcher pour la défense d'un territoire et l'aimer dans ce sens holistique et profond dont je suis héritière. Ce sentiment m'a souvent donné le vertige.

Tout ce temps, je n'ai cessé de penser à Stanley Vollant. J'ai eu l'impression de comprendre enfin la profondeur de son action, la marche Innu Meshkenu (« le chemin innu »). Je comprenais sa démarche. Participer au retour des nôtres au mouvement de nos ancêtres. Reconnecter les générations à l'histoire que portent nos gènes. J'ai eu l'impression de rejoindre mes ancêtres sur un chemin qui, même s'il n'existe plus physiquement, survit tout de même au fin fond de l'imaginaire innu. Il suffit de le réveiller. De le nourrir. En recommençant à marcher.

1. Ce terme désigne le fleuve avant qu'il ne se transforme en mer, dans sa partie non salée.